
JEUX DE MÉMOIRE, LA LONGUEUR DE SES NATTES

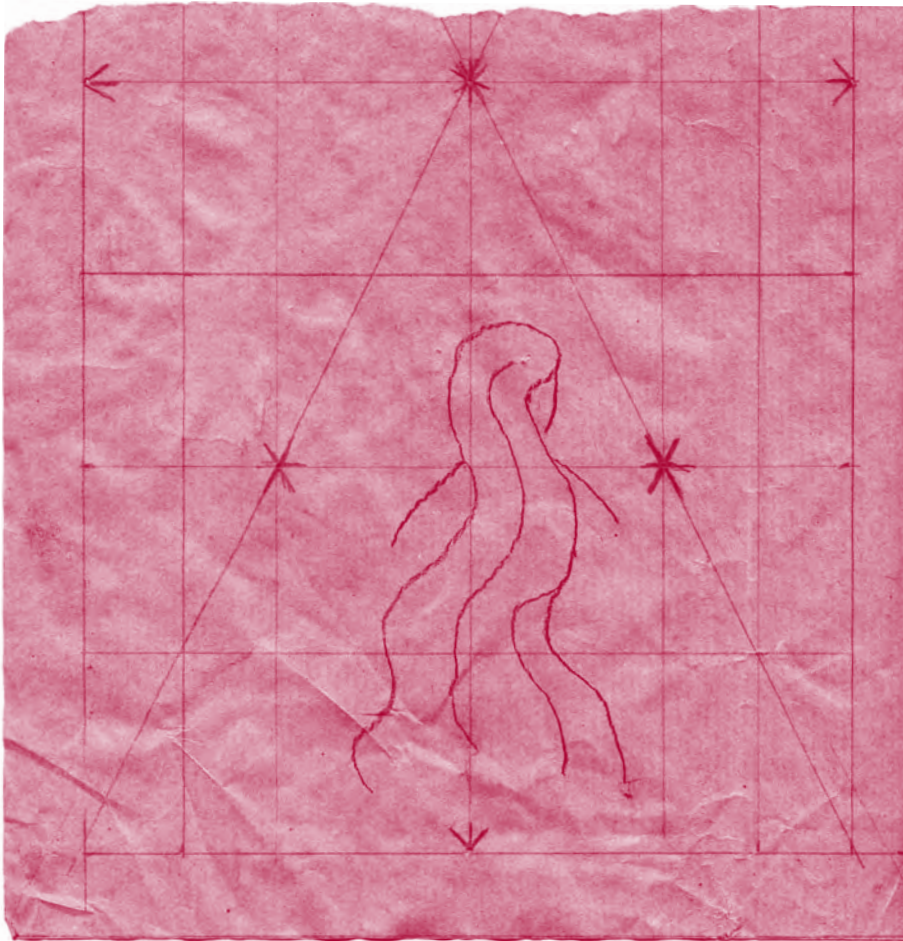
Les souvenirs s'accumulent dans la mémoire, en vrac, empilés les uns sur les autres, dans un étrange chaos ; ils sommeillent en quelque sorte, ou alors ils mènent leur vie à eux, de façon souterraine. Puis soudain, réveillés par un son, une odeur, un visage, un geste, ils reviennent, manifestant qu'ils n'avaient pas le moins du monde disparu. Ils sont distincts même s'ils sont brumeux, étranges même s'ils sont familiers, comme un rêve duquel on viendrait de s'éveiller, brusquement. On peut alors en saisir le cadre, la couleur, l'agencement. Souvent ils sont attachés les uns aux autres, comme une chaîne, et lorsque l'un d'eux se lève, il emmène les autres à sa suite : et c'est ainsi que tout un pan de vie revient.

Le travail de création commence comme ça : il suit les surgissements de ces souvenirs, les capte, les retient. Une fois que les images sont là, évidentes, on les reconstruit, on les assemble, on les fictionne. Et pour nous, cela donne naissance à des projets comme *Gran Canyon Solitude*, (*Love Story*) *Superman*, *Girls change places*, *Les Filles et les garçons* : qui mettent en place des souvenirs de l'enfance, puis de l'adolescence. Et encore *Furlan 23* ou *Numéro 10*, qui partent du rêve, du désir d'un petit garçon de se substituer à la figure héroïque, d'endosser son maillot, de mimer chacune de ses actions : refaire pour devenir. Ou avec *1973*, par une reconstitution burlesque et fidèle (à sa façon), de porter les robes et les costumes à paillettes de tous les acteurs de cette édition de l'Eurovision de la chanson 1973 : de se glisser, aujourd'hui, depuis son corps d'homme, avec sa tessiture et son timbre, dans la voix de l'autre, de lui emprunter sa manière de bouger et de sourire, pour devenir une série de chanteurs à soi tout seul.

Le plaisir est grand de jouer, d'imiter, de refaire et de retrouver. Mais le vrai moment, celui qui provoque le rire ou le sourire de ceux qui le découvrent, c'est l'écart. L'écart entre le souvenir et sa reconstitution, le corps du performeur et celui de l'icône, la faille entre l'image et le vivant. C'est là que se joue la chute. Sans nostalgie. Une manière de désamorcer, de faire gagner son air à soi, l'air de rien.

Et ce qui compte vraiment, dans ce processus, c'est que la mémoire individuelle s'ouvre sur une mémoire collective, qu'elle a un effet viral. Elle contamine les spectateurs : elle provoque des effets de reconnaissance, de retrouvailles. Elle est une passerelle. Le souvenir se désincarne, il n'apparaît plus comme celui de l'auteur, mais celui de tous ceux qui se souviennent.

Et il y a d'autres projets qui partent d'une question à un autre, un autre que soi. Par exemple, quelles sont les images, ou quelle est l'image, que tu portes avec toi, de ta mère ? Comment tu la revois ? C'est quelque chose qui joue sur une forme d'apparition : comment faire apparaître, dans une chambre, quelques instants, la présence de la mère. C'est le projet qui s'est joué en juin à Paris, *Madre*, avec des étudiants de la Cité internationale, originaires d'Espagne, du Brésil, de Belgique, du Sénégal, de l'île de La Réunion, de Grèce, et qui trouvent une façon à eux de construire une image, de dessiner un souvenir, de tracer un portrait. Une histoire,



comme une forme de témoignage. Quelque chose de fugitif qui se transmet, se passe et qui nous renvoie à notre image de mère à nous.

Et puis il y a un autre projet, celui d'*Aura*. Pour le far°. Le projet est simple. C'est l'histoire d'une vie, d'un exil et d'un retour. C'est un récit à la première personne. Juste une femme qui raconte quelques moments de sa vie, des fragments, des lieux, des êtres, des âmes. Qui parle, avec sa voix, ses gestes, et qui nous regarde. Comme quelque chose qui nous arrive parfois, dans le quotidien, quand un ami partage avec nous des instants retrouvés de son passé, qu'il défait le fil de son existence et la refait sous nos yeux. On est heureux d'être avec lui, de l'écouter, de participer à ce moment privilégié : on réalise qu'on a maintenant des images de lui en plus, qu'on le connaît mieux, et qu'on le voit un peu autrement, un peu plus dense, un peu plus plein. Le monde s'est ouvert. Il est peuplé. Peuplé de récits qui nous entourent, de récits fameux et célèbres, lus, entendus, diffusés largement par la presse, par les livres, ou connus de nous seuls, dont nous sommes les destinataires privilégiés. Ces récits concernent des vies, égrènent des parcours, des rencontres, des réussites, des naissances, des morts, de la souffrance. Ces histoires de vie, qu'elles nous appartiennent ou non, constituent notre identité. Elles nous entourent, elles nous accompagnent.

Autour d'*Aura*, on écoute son histoire, comme des enfants. Elle nous transmet des mots, des récits, dans une langue qui est multiple, une langue faite de plusieurs langues, le zoulou, l'anglais, le français, une langue qui trébuche, et qui chante. Et on regarde cette femme qui parle. Car sa présence est puissante : c'est la présence d'un corps qui a dansé, chanté, joué. Une chevelure dont les nattes semblent infinies, comme dans un conte de fées.

C'est une histoire de mémoire et de transmission, une rencontre qui me multiplie et me prolonge. Une histoire qui, comme toutes les histoires, tisse de l'intime et du collectif, une histoire qui tresse des images, des sons, des gestes.

— Claire de Ribaupierre